

Relire Pierre Baillargeon

André Gaulin

Folklore du Québec
Numéro 27, Octobre 1977

URI : id.erudit.org/iderudit/56655ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN 0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

André Gaulin "Relire Pierre Baillargeon." *Québec français* 27 (1977): 52–52.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1977

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

RELIRE PIERRE BAILLARGEON



Pierre Baillargeon en 1965

« Chaque génération, ignorante de la précédente, est oubliée de la suivante. Nos morts sont plus morts que les morts des autres pays: les leurs ont cessé de vivre, mais les nôtres ont cessé d'être. (...) Nous recommençons toujours sur de nouveaux frais ».

Le Scandale est nécessaire, p. 61.

Il est vrai qu'il y a chez nous une discontinuité historique qu'il faut attribuer à des colonialismes politiques et littéraires. On s'est acharné longtemps à dire que nous n'avions pas de littérature faute de l'avoir lue, suivie. Nous avons été injustes envers nos écrivains qui sont encore à peine enseignés dans nos écoles. Les premiers à écrire sur les lettres d'ici ont souvent été des étrangers. Quelques auteurs seulement ont échappé à l'oubli, Nelligan, par exemple.

Avons-nous été obnubilés par la France qui a fourni une grande littérature? Les professeurs et critiques ont-ils attendu le messie des lettres que l'on pense depuis vingt ans avoir trouvé d'écrivain en écrivain? Aliénation subtile, prétention, incapacité de se reconnaître? Et pourtant, notre bibliothèque française d'Amérique est impressionnante.

Pierre Baillargeon est l'un de ces auteurs parmi tant d'autres qui n'a pas mérité un tel oubli, une telle indifférence, voire parfois même la moue. Ce romancier et essayiste de talent est généralement inconnu. Refusé en son temps pour avoir mérité du Canada français, exilé douze ans de son pays, cet écrivain qui concevait l'écriture comme un scandale et dont l'oeuvre apparaît

comme un ensemble d'épigrammes, sortes de cris raffinés de nos sacres de porteurs d'eau, cet écrivain « inexiste » dans nos limbes littéraires.

L'auteur montréalais brosse en quelque sorte, par son oeuvre elle-même, cette difficulté de vivre ici de la vie de l'esprit dont parlait déjà Crémazie dans ses lettres à Casgrain. Son unique personnage, double de l'auteur, ce Claude Perrin fascinant qui se déguise en Philippe Boureil dans le roman de 1948, ce subtil personnage illustre aujourd'hui admirablement bien la société du Refus global et de la loi du cadenas. On gagnerait beaucoup à rééditer, par exemple, *La Neige et le feu* qui témoigne si bien de la lutte de Baillargeon et de tous ceux qui, en terre américaine, ont voulu vivre autre chose qu'une vie de traduction.

Pierre Baillargeon a vécu du plus profond de lui-même et de son oeuvre cette lutte pour la vie française qu'ont illustrée la plupart des écrivains du Québec. Et si plusieurs d'entre eux ont voulu marquer notre américanité, parlants de langue française en continent nouveau, vaste, solitaire, Baillargeon (avec Hertel ou Brunet) a témoigné de sa profonde influence du dialogue et du génie français. Ce romancier finement drôle, un peu distant apparemment, ressemble à nos nombreux poètes angoissés, errants; sauf que sa conception de l'écriture tassée, émondée, sa pudeur à parler de lui-même, sa forme d'esprit qui adorait jongler avec les idées donneront une oeuvre qui constitue plus un essai admirable qu'une suite de

romans qui débouche davantage sur l'imaginaire.

Et cette oeuvre, elle est écrite non pas dans l'abondance des mots qui attirent chez d'autres auteurs, mais dans le sas littéraire où chacun des mots est passé au crible. Il est presque besoin d'une lecture parallèle du journal personnel inédit pour voir que Baillargeon a souffert, a douté, a éprouvé les mêmes sentiments que nous trouvons rassurant de trouver chez les écrivains. Une lecture d'ensemble révèle aussi cela, à une époque où l'on lit plutôt par morceaux et à travers des grilles qui risquent parfois de réduire l'oeuvre.

Ferron reconnaît en Baillargeon un auteur québécois qui a refusé la profession de rechange pour tout risquer sur son oeuvre. Baillargeon fut un homme tout dévoué à la vie de l'esprit, à la défense de la liberté de parole, écrivain d'un peuple toujours tenté par le plat de lentilles. Son oeuvre et son journal dévoilent un homme chaleureux, volontiers discuteur, estimant l'intelligence assez forte pour finalement triompher. Sa foi était vive qui croyait que l'homme succomberait au meilleur de lui-même, même s'il voyait dans le désespoir la tentation contemporaine la plus subtile. Ses proches savent qu'il était délicatement attentif au détail quotidien.

Pour ceux qui voudraient le fréquenter, son oeuvre reste toujours un rendez-vous pour aujourd'hui.

André GAULIN